





# La Disparue d'El Asnam



Clara Placenti

# **La Disparue d'El Asnam**

© Clara Placenti

ISBN : 979-10-4241-626-3

Dépôt légal : juillet 2023

Achevé d'imprimé en France

**Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.**

*« Seule la vérité peut affronter l'injustice »....  
Albert Camus*

*« L'homme de l'avenir est celui qui aura la mémoire  
la plus longue »  
Nietzsche*



## **1ère partie**

1900 -1962  
Avant “Elle”...



## **Chapitre 1**

Depuis trente ans, installé en Algérie, P'tit Louis savait que c'était la dernière fois... Oui, la dernière fois qu'il regardait ses orangers... c'était l'heure du « grand départ », avril 1962... Son cœur pleurait, car ce que P'tit Louis aimait le plus, après sa femme Graziella et son fils unique Pierre, c'était ses orangers. Pour rien au monde, chaque année, à la même époque, il n'aurait manqué ce spectacle magnifique : la floraison de ses chers arbres alignés, telle une armée de soldats dociles, sur des hectares et des hectares de terre. Ces arbres aux mille fleurs qui deviendraient des fruits et qu'il avait plantés avec autant d'amour que de peines...

Alors avec un rituel immuable, toujours à la même date, il s'asseyait sur le plus haut talus de sa propriété pour mieux voir et caresser lentement du regard cet immense horizon fleuri qui lui appartenait. Et tel un lecteur attentif qui tourne frénétiquement chaque page d'un livre passionnant, il comparait chaque allée d'arbres à un chapitre de sa vie, mais vu l'étendue du domaine, il savait que ses terres contenaient aujourd'hui, non plus un seul livre, mais une véritable bibliothèque...

\* \* \*

Son père s'appelait Jean. Jean Delattre, né en 1880 à Comines dans le Nord de la France. A la mort de ses parents, Jean avait 19 ans et il hérita de la ferme et de plusieurs hectares de terre. Jean avait un frère un peu plus âgé que lui. Albert. Mais Albert avait préféré s'engager dans l'Armée. Il n'avait pas la « main verte comme son petit frère ». Il avait laissé toute l'exploitation à Jean et était parti faire ses classes dans l'infanterie. Aux dernières nouvelles, Albert et sa femme Catherine (Tante Caty) étaient en Bretagne...

Jean, quant à lui, n'aurait abandonné ces terres pour rien au monde... Même si sur ces terres on ne voyait que... des betteraves. Des betteraves à perte de vue... Cette terre, souvent noyée par les pluies de printemps ou d'automne, parfois gelée certains hivers particulièrement froids, ne donnait pas grand-chose d'autre... Mais pour Jean, ces betteraves, c'était sa fierté. Et elles se vendaient bien alentours... Labourer, semer, récolter, sentir... Oui, sentir sa terre. « Fiston, disait-il, il faut sentir la terre comme on sent une femme... C'est comme ça qu'on apprend à l'aimer... »

La mère de P'tit Louis, Clotilde Gravignes, une belle et grande femme du Nord, d'ailleurs un peu plus haute que son mari, ce qui faisait toujours sourire sur les photos souvenirs, Jean l'avait rencontrée à un bal populaire à Comines. Elle travaillait à l'usine de rubans chez Ducarin. Elle avait un grand frère, Hippolyte, qu'elle aimait beaucoup mais qu'elle ne voyait pas assez souvent à son goût. « Toujours en voyage, celui-là ! »

Jean avait 20 ans quand il rencontra Clotilde, elle, à peine 18. Mais l'amour est un mystère que ni la terre ni la paille ne sauraient révéler. Ils se marièrent très vite car le petit ventre arrondi de Clotilde le jour de la cérémonie était sans équivoque... Et le curé ne se priva pas d'en faire la remarque aux époux... « Vous avez pêché avant votre union solennelle, mais Dieu, dans sa grande bonté, vous protège et protégera cet enfant à naître... »

Bien que Jean soit l'agriculteur et Clotilde l'ouvrière, c'était Jean le « Socialiste » (il rêvait de créer une coopérative agricole), et Clotilde la « dévote ».

— Le curé m'a vu deux fois, une fois à mon baptême et une fois à mon mariage, et c'est déjà bien assez ! disait Jean.

Malgré leurs divergences d'opinions sur l'existence de Dieu, ces deux-là s'aimaient d'un amour rare... Et c'est avec une immense joie qu'ils accueillirent leur fils, Louis, Hippolyte Delattre, le 5 juillet 1900.

Jean, ce jour-là, courut dans les champs comme un fou, il sautait, chantait, alertait tous les voisins à des kilomètres à la ronde de la naissance de son fils. Le plus beau bébé du monde !!! « On va l'appelait Louis, comme mon père et Hippolyte comme ton frère, tiens, on va l'appeler P'tit Louis ! »

Clotilde ne le contraria pas. Elle aimait ces prénoms et elle était heureuse que son mari ait pensé à son grand frère Hippolyte... D'un naturel très curieux, toujours dans l'atelier de la maison à fabriquer d'étonnantes machines, à trafiquer des moteurs, son frère était aussi un éternel voyageur. Il avait quitté la maison à 17 ans et s'était engagé comme mousse sur un bateau de marine marchande partant pour les mers du Sud. Il faisait de temps en temps quelques apparitions, racontant ses aventures toujours plus passionnantes... L'Asie, l'Afrique, l'Australie... Il avait bien grandi, était devenu un homme et tout le monde dans le village le respectait car il était capable de réparer n'importe quelle machine, et même si le plus souvent, on le disait « un peu cinglé », on l'aimait...

Clotilde ne savait pas où il était le jour de la naissance de son neveu, mais elle était sûre qu'il allait se manifester. Il aimait lui faire des surprises... Depuis l'enfance, Hippolyte avait sa façon à lui d'exister et il aimait dire à qui voulait bien l'écouter : « Moi, Hippolyte, fils

de Charles, petit-fils de Victor et arrière petit-fils du grand ingénieur militaire de Napoléon, Ferdinand Gravignes, qu'on se le dise, je ne serai jamais là où vous m'attendrez ! Je suis né pour être Grand et surprenant !!! »... Et quand on lui parlait mariage, il répondait en souriant :

« Mais je suis marié mes amis ! ... à la Science !!! Et je vous assure que c'est la plus belle des femmes !!! »

Quelques jours après la naissance du petit, l'oncle Hippolyte arriva. Majestueux, habillé en Touareg, sur un superbe cheval blanc... Avec derrière lui une carriole tirée par un âne... Une entrée spectaculaire ! Comment avait-il eu connaissance de la naissance de l'enfant ? Personne ne le savait, et pour rien au monde il n'aurait révélé d'où il tenait l'information de l'accouchement de sa sœur, mais il était bien là, la carriole remplie de magnifiques oranges...

— L'âne et la carriole pour mon petit neveu. Les oranges sont pour toi, ma sœur. Tu dois te refaire une santé !!! Elles arrivent de la province de Damas, en Palestine !!!

Des oranges de Palestine à Comines ! Et d'abord c'était où ça, la Palestine ? Encore un pays imaginaire de l'oncle Hippolyte... Pour Jean, son beau-frère Hippolyte avait acheté les oranges au marché le plus proche et inventait maintenant cette histoire de Damas, qu'il devait confondre avec Arras ! Certes, Jean n'était pas très fort en géographie et n'avait, pour ainsi dire, jamais voyagé au-delà de Lille, mais cette histoire d'oranges venues d'on ne sait où, Jean n'y croyait pas une seconde, mais il souriait et ne disait rien car sa femme était si heureuse de revoir son frère après tant d'années...

— Quant à toi, mon cher beau-frère, qui a su prendre le cœur de ma sœurette, regarde ! Regarde ce que je t'amène !!

Jean craignait le pire, mais quel ne fut pas son étonnement quand Hippolyte montra un engin des plus curieux sous la bâche de la carriole. Jean savait son beau-frère original et quelque peu « inventeur », mais là, c'était la surprise du siècle... Hippolyte découvrit une partie de la curieuse machine avec un sourire narquois, car il aimait voir sur les visages de ceux qui l'entouraient cette pointe de stupeur et ces yeux tout ronds de « profanes », comme il les nommait... des profanes pourtant bien habitués à ses excentricités... Et d'un geste énergique, il retira totalement la bâche et dit :

— Voilà l'engin ! Ma dernière trouvaille ! Sais-tu ce que c'est, mon cher Jean ?...

Jean, qui n'était certes pas idiot et qui s'informait régulièrement des dernières nouveautés susceptibles d'alléger le travail dans les champs, dut reconnaître, que là, Hippolyte avait fait fort... Il regarda la machine sous tous les angles...

— On dirait une marmite avec des tuyaux...

— Oui, mais une marmite spéciale qui vaut de l'or ! Cette marmite, mon cher Jean, c'est un « alambic »<sup>1</sup> ! Une invention de la Grèce antique, mon ami ! Appelé aussi tribicos, ou encore Pélican... Cet appareil va faire ta fortune, et celle de mon petit neveu !!! Tu vas devenir distillateur ambulant et bouilleur de cru...

— Ah, oui ? et qu'est-ce que je vais faire bouillir dans ta marmite ?

— Des betteraves, mon cher beau-frère, TES betteraves !!! Celles que tu ne pourras pas vendre ! Fini les pertes, tu en feras de l'alcool !!! Je t'offre la première machine à distiller de betteraves de cette région !!!

---

<sup>1</sup> *Alambic (mot d'origine arabe) : invention importée en Europe par les Arabes au Xème siècle.*

Jean, sceptique au début, dut avouer que l'idée de son beau-frère était loin d'être farfelue. Et Jean fut totalement conquis après la première démonstration d'Hippolyte... Et pendant que la marmite chauffait les betteraves et envahissait la cour de la ferme de vapeurs et d'odeurs particulières à la limite du supportable, Hippolyte, tel un maître de cérémonie, partait dans de grandes explications...

— Il me faut plus de bois et de l'eau pour la chaudière ! Là, son chapiteau, là le col de cygne, là le serpent et là, mon cher Jean, le passage magique du nectar... L'éprouvette !!! J'ai amélioré le système pour que la machine soit transportable partout !!! Un alambic mobile ! Goûte ça ! C'est magique ! Une véritable alchimie... C'est l'élixir de longue vie... de l'eau de vie, quoi !!! Tu te ris de mon Afrique sur la main gauche, mais sache que cette dernière perfection technique, de transformation des essences en alcool, nous la devons à nos amis Arabes !! Cette gnole a de véritables pouvoirs guérisseurs ! Tu mêles ce délicieux breuvage à une bonne tisane de thym et finies les toux intempestives, les douleurs dentaires et même les rhumatismes... J'ai testé, un vrai miracle ! On dit même qu'elle « aigüise l'esprit »... ça ne te ferait pas de mal, beau-frère ! (disait-il ironiquement)... On dit aussi qu'il rappelle à la mémoire le passé, rend l'homme joyeux, conserve la jeunesse et retarde la sénilité !!! Tiens, j'ai déjà son nom et sa réclame : « *l'eau de vie Gravignes et Delattre, l'eau de vie qui prolonge votre vie* » !...

Jean écoutait avec grand intérêt et il dut bien l'admettre : son beau-frère avait peut-être raison...

Hippolyte servit deux petits verres du précieux breuvage...

— Allez, beau-frère, on trinque ! Mais fais attention ! Moi, je mesure près de deux mètres et je suis plutôt costaud ! Et j'y ai déjà goûté ; tu sais que je suis rôdé aux boissons plutôt bizarres, mais toi, tu n'es pas très grand et plutôt maigre... Pas habitué à boire... Alors,

attends-toi à des effets très spéciaux... Il vaut mieux boire petit à petit, le garder en bouche, te gargariser, y aller doucement, quoi ! Le boire cul-sec n'est pas trop recommandé dans ton cas....

— Ça c'est la meilleure ! Tu veux dire que je ne suis pas un homme, un vrai ? Tu vas voir !!!! Laisse-moi observer et sentir d'abord...

Jean regarda le verre...

— Totalement transparent, apparemment inoffensif...

Puis, il en sentit le contenu...

— Hum, ça sent bien sûr l'alcool... Mais aussi la terre et mes betteraves !!! Hum, ça débouche les narines !! Bonne odeur, bonne couleur... Allez, tchin, tchin, Grand Maître!!! On va voir, allez, hop !!!

Hippolyte n'eut pas le temps de retenir Jean dans sa lancée et celui-ci but l'eau de vie en une seule fois... Quelques secondes plus tard, on vit Jean se métamorphoser, comme une statue de glace qui fondrait au soleil, une curieuse grimace lui tordit le visage, sa bouche, ses lèvres, ses yeux, tout était déformé... Il avait senti le produit d'abord dans la bouche... Son palais, sa langue tout lui semblait brûler au deuxième, non, troisième degré... puis le liquide passa par la gorge... effet volcanique, chaud brûlant, mais effet aussi glacial... Puis comme un pavé qui atterrit au creux de l'estomac, le liquide se figea... Et Jean aussi. Sa main droite se tenait à un poteau de la grange comme pour le tordre, il était plié en avant, l'autre main retenant son ventre... Il avait l'impression que tous ses cheveux se hérissaient et qu'il aurait pu les compter un à un... Il réussit à lever la tête et les yeux tout plissés et larmoyants, le front et le visage baignés de sueur, Jean regarda Hippolyte fixement et après avoir

toussé deux ou trois fois, d'une voix bien rauque et profonde qu'on ne lui connaissait guère, il prononça...

— Bon Dieu ! Par la Sainte vierge et par tous les saints !!!

Clotilde, inquiète, s'était approchée de son mari pour lui éponger le front... Elle savait qu'il n'était pas habitué à ce genre de boisson, et dit :

— Hippolyte, je ne sais pas ce qu'il y a dans cette mixture, mais ça doit être costaud, parce que c'est bien la première fois que mon Jean s'en réfère à Dieu et à ses Saints !!! Elle a peut-être du bon cette boisson après tout...

Mais Jean n'avait pas fini de parler...

— Nom de Dieu ! de Nom de Dieu de Nom de Dieu ! Par Sainte biloute ! Qu'on me coupe les coucougnettes, qu'on me les transforme en betteraves et qu'on me les trempe dans l'eau bénite, mais ça c'est sûr, c'est une boisson d'homme !!!...

— C'était trop beau ! Jean, ne blasphème pas !!! Ah, la, la, quand il commence à parler comme ça, ce n'est pas bon signe...

— Ne t'inquiète pas, ma petite betterave d'amour, je vais bien... C'est le choc... !! Là, j'avoue, ton frère a fait très très fort... C'est sûr, cette eau de vie va faire un malheur tellement elle réchauffe les boyaux... Et il ne put retenir un énorme rot.

Clotilde, vexée, se dirigea vers sa cuisine en se signant plusieurs fois...

L'épisode de l'eau de vie de betteraves passé, Jean retrouva ses esprits et les deux beaux-frères se mirent à rire comme des enfants... Et Clotilde, malgré leurs gamineries, souriait de les voir ainsi heureux...

Jean ne savait pas si Hippolyte était fou ou simplement fanfaron, mais il aimait bien son beau-frère et il fallait avouer que ses idées n'étaient pas toutes dénuées d'intérêt !...

— 2 ans, Hippolyte, ça fait 2 ans que tu es parti sans rien dire !!!

— Je ne pouvais rien te dire, ma chère petite sœur, j'ai été appelé par les étoiles, mais chut...

Hippolyte était aussi très fier que son neveu porte son prénom. Et il examina l'enfant de très près avec une énorme loupe...

— Certes, c'est un Delattre - et observant cette belle petite paire de « gravignolettes », comme il les appelait - Ce sera un beau mâle sans conteste ! Et il a le sceau des Gravignes !! Sa tignasse est déjà bien rousse et l'Afrique est aussi peinte sur sa main gauche ! Regarde Jean ! C'est bien moitié Delattre - trois quarts Gravignes !!

Pour la tignasse rousse, il faisait référence à la couleur de cheveux d'un roux profond qui caractérisait tous les Gravignes depuis plusieurs générations, héritage d'un lointain aïeul viking, selon les dires. Et pour l'Afrique, c'était pour cette tache de naissance dont ils avaient tous également hérité, sur le dessus de la main gauche. Hippolyte, Clothilde, P'tit Louis... Tous avaient cette même petite tache... « La marque des Gravignes »...

Là encore, Jean trouvait qu'Hippolyte exagérait... pour les cheveux roux, Hippolyte avait sans doute raison. D'ailleurs, la chevelure « braise cendrée » de Clothilde lui avait tout de suite plu, mais pour l'Afrique ! Effectivement sur la main gauche de sa femme cette petite tache, pas plus grande qu'un dé à coudre, pouvait faire penser à l'Afrique... Jean avait quand même fait remarquer à Hippolyte que le poing fermé, « l'Afrique » était, certes, reconnaissable, mais la main ouverte, cette même Afrique paraissait bien cabossée...

— Plaisante, plaisante, mon cher Jean, mais tu verras, mon neveu Louis Hippolyte Delattre - Gravignes ici présent ira un jour en Afrique, il y fera fortune et c'est là que je le reverrai !

Il embrassa tout le monde très chaleureusement et il partit pour d'autres horizons, comme il était venu, sur son beau cheval blanc. Personne ne savait exactement de quoi il vivait, mais l'on racontait qu'il inventait des machines étranges pour le compte de bourgeois fortunés et pour l'armée... Et vu l'affaire de l'alambic, Jean voulait bien croire qu'Hippolyte était plein de ressources et qu'il ne fallait pas s'inquiéter pour lui.

Jean devint, de fait, le meilleur bouilleur de cru de la région, il passait dans les villages et les campagnes et son « eau de vie de betteraves – « *qui prolonge la vie* » - était un breuvage des plus appréciés... Et il n'oubliait pas, bien sûr de prévenir... « Jamais cul-sec ! ». Le quotidien à la ferme s'améliora considérablement et l'avenir se présentait plutôt bien en ce début de nouveau siècle...

Clotilde avait laissé l'usine et aidait Jean à tous les travaux de la ferme. Elle aimait la campagne. En ville, elle avait eu la chance de fréquenter l'école, et contrairement à Jean, elle l'adorait. Elle aimait lire et comprendre et était curieuse de tout... Elle voulait connaître tout ce qui l'entourait... Les fleurs, les plantes, les animaux... elle aimait observer cette nature qui leur donnait tout... Et elle s'amusait à nommer les plantes par leur nom savant, jamais par leur nom courant... De sa mère, P'tit Louis apprit ainsi la tendresse, la patience et la curiosité et s'était habitué avec elle à aller cueillir pour la soupe, non pas des feuilles d'orties, mais de « l'urtica dioica »... Et quand elle observait un papillon, elle lui disait « Regarde : un lepidoptera !! Comme il est beau ! »

— Tu es bien comme ton frère Hippolyte, disait son mari, toujours à compliquer ce qui est simple...

Clotilde avait bien tenté d'initier son mari à l'écriture, mais plus Clotilde essayait de simplifier les règles les plus élémentaires de la langue française, plus Jean s'énervait...

— Bon sang, que c'est compliqué ! Je sais à peu près lire et je sais bien compter. Ça me suffit... Je sais bien parler aussi ! Alors écrire n'a pas beaucoup d'intérêt. Et si ton Dieu avait été vraiment bon, et bien il n'aurait pas fait des règles aussi tordues pour cette langue, et je l'aurais apprise !! Là, c'est impossible. Je renonce !

Clotilde renonça aussi. Elle aimait son mari, non pas pour son orthographe, qu'il ne maîtriserait jamais, mais pour toutes ses autres innombrables qualités. Elle n'aurait changé de mari pour rien au monde. Elle savait qu'aucun homme de lettres n'avait le cœur aussi grand que celui de son cher Jean... Et elle se disait qu'après tout, concernant les études, ce qu'elle ne pourrait transmettre à son époux, eh bien, elle le transmettrait à son fils...

P'tit Louis grandissait bien, aimait aussi l'école et aidait aussi à tous les travaux de la ferme... À presque un quinze ans, c'était un beau gaillard. « Fort comme un Turc ! aurait dit l'oncle Hippolyte. »

\* \* \*

Le monde bougeait autour d'eux... Prise par les mille besognes quotidiennes, la petite famille ne voyait pas ce monde... Jean avait bien sûr, entendu certaines rumeurs d'une guerre imminente, mais quand les champs appellent le paysan, celui-ci n'entend rien d'autre... C'était l'heure de la moisson et Jean n'avait pas de temps à perdre avec des sons de cloches... Clotilde était avec lui dans le grand champ pour ramasser les dernières betteraves... P'tit Louis était occupé beaucoup plus loin à faire boire les bêtes au grand étang, il serait de retour le soir, pour les patates et le lard...

Le glas ? Pourquoi sonne le glas à cette heure ? se demanda P'tit Louis en regardant en direction du village... Il vit au loin comme des boules de feu qui s'abattaient sur les champs de betteraves, sur la ferme, sur le village.... Pris de panique, il voulut se diriger en courant vers les champs où il savait que son père et sa mère ramassaient les dernières betteraves... Mais des paysans l'arrêtèrent dans sa course folle...

— Arrête, malheureux... Ils sont là, ça y est, c'est la guerre... Des centaines d'hommes à cheval ! Tu ne peux plus approcher, sinon tu vas mourir !!! On ne peut rien faire, il faut partir, vite !...

P'tit-Louis se débattait en criant pour se libérer des bras des paysans qui le ceinturaient... À travers ses larmes et une douleur atroce qui lui nouaient la gorge et le ventre, P'tit-Louis ne voyait que des flammes et une énorme fumée noire à l'horizon... C'est tout ce qu'il vit avant de quitter sa terre... Sa terre qui deviendra la ligne de front pendant quatre ans et l'une des plus ravagées et ensanglantées de cette « sale Guerre »... octobre 1914... Il ne restait que quelques jours pour finir la récolte...

\* \* \*

## **Chapitre 2**

Blanc. Tout était blanc. Allongé sur le lit, immobile, P'tit Louis regardait tout autour lui. Cette blancheur lui faisait mal aux yeux. Le plafond, les murs, le dessus de lit... Tout était blanc. Il peinait à maintenir ses yeux ouverts. Son corps était lourd. Ses paupières aussi semblaient très très lourdes... La pièce était vide. Il n'entendait rien. Son esprit aussi semblait vide... Où était-il ? Peu à peu, ses pensées revenaient... Des flammes, des boules de feu... Puis plus rien... Il fermait les yeux pour ne pas voir ces flammes, mais elles étaient toujours là... Derrière ses paupières pourtant baissées... du feu... des flammes... des cris... Son corps était paralysé... Impossible de soulever un membre...

P'tit Louis vit entrer un homme dans la pièce, un stéthoscope autour du cou... Une femme suivait. Sans doute une infirmière - religieuse avec une grande cornette... Qui étaient ces gens ? Que faisaient-ils à son chevet ? P'tit Louis n'arrivait pas à se souvenir... « Bonjour jeune homme ! Enfin réveillé ! Je suis le Docteur Le Guen... Vous nous avez fait peur... mais ça à l'air d'aller. » Dit-il en regardant le fond des yeux de P'tit Louis... « Vous avez eu un choc. Un choc émotionnel. Vous avez perdu connaissance. Ne vous

inquiétez pas, vous serez bien soigné ici... Il y a dans le couloir deux personnes qui veulent absolument vous voir... Vous n'êtes pas obligé de parler, faites juste un signe si vous êtes d'accord. »

P'tit Louis baissa les paupières en signe d'approbation.

Qui pouvait bien être là pour lui ?...

Il n'eut pas de mal à reconnaître les personnes qui entrèrent autorisées par le médecin...

« Il va bien, ne vous inquiétez pas, il s'en remettra... »

Oncle Albert, dans son uniforme militaire et Tante Caty, petit tailleur, chapeau bleu et petit sac dans une main. Dans l'autre main, un mouchoir... les yeux rougis... Mais un sourire de soulagement sur les deux visages...

Oncle Albert prit la parole...

— P'tit Louis, mon P'tit, dis-moi que tu nous reconnais...

— Oui, Oncle Albert et Tante Caty, je vous reconnais....

Ces paroles, prononcées avec difficulté, illuminèrent les visages des deux visiteurs...

— Dieu soit loué, tu es sain et sauf ! T'as eu comme une crise de nerfs et puis tu es tombé évanoui. Il a fallu te transporter en ambulance militaire jusqu'ici... Toute la zone près de Comines est en cours d'évacuation. Tu n'es pas le seul qu'on ait fait venir... C'est la guerre, mon pauvre petit... Tes parents...

Albert eut du mal à finir sa phrase... Tante Caty se mit à pleurer... Et là, pour P'tit Louis, tous les souvenirs revinrent d'un seul coup...

— Je sais, je me souviens, j'ai tout vu, de loin... mais pourquoi ? pourquoi ? demanda P'tit Louis...

— Ce serait vraiment trop long à t'expliquer mais un jour, je te dirai les vraies raisons de cette guerre... pour l'instant, on nous dit qu'il faut récupérer l'Alsace-Moselle perdue depuis la guerre de 1870, mais je sais qu'il n'y a pas que ça... mais là, repose-toi... On en reparlera... Ce qu'il faut que tu saches, c'est que la France est en danger, et nous devons tous la défendre...

— Alors, je veux aussi aller au combat !

— Tu ne peux pas tu es trop jeune et en plus tu es maintenant..

— Orphelin ?

— Oui, mais sache que tes parents ont été très héroïques. Quand ils ont compris que tous ces cavaliers allaient vers le village pour le piller et l'incendier, ils ont sorti tout ce qui était possible, machines, meubles, bois, ils ont même renversé toute la récolte de betteraves pour essayer de les freiner dans leur course !!! On dit que de nombreux soldats ennemis sont tombés grâce à tes parents !!! Ils auront tous les honneurs qu'ils méritent, ne t'inquiète pas. Tu peux être très fier d'eux !!

— J'ai toujours été très fier d'eux, chaque jour dans tout ce qu'ils faisaient... Et je veux leur rendre justice...

— Tu le feras, je te promets, mais pour l'instant, tu vas rester ici avec nous à la caserne. Ma compagnie d'infanterie est à Rennes jusqu'à nouvel ordre. Notre priorité, c'est d'assurer la sécurité des réfugiés et de soigner les blessés à l'hôpital militaire et dans les autres endroits qui servent d'hôpitaux. Ta tante s'est portée volontaire pour aider les soignants, ils sont débordés. Si tu veux, quand tu seras totalement remis, tu pourras les aider aussi...

— Je veux commencer maintenant....

En prononçant ces mots, P'tit Louis essaya de se lever, mais ses jambes le lâchèrent... Après une semaine de repos forcé, P'tit Louis put enfin quitter son lit d'hôpital et rejoindre son oncle et sa tante.

\* \* \*